

Jacqueline Veuve : quand le cinéma a de la mémoire

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Veuve, Jacqueline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **25 (1995)**

Heft 3

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-828898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JACQUELINE VEUVE

Quand le cinéma a de la mémoire

Depuis qu'elle est entrée en cinéma comme on entre en religion, Jacqueline Veuve, Madame Cinéma de Suisse, a tourné une cinquantaine de films. Ils sont autant de témoignages sur les gens d'ici, poètes ou artisans qui, maille après maille, tissent l'histoire du pays. La cinéaste les apprivoise, leur emprunte un peu de leur âme et de leur mémoire, qu'elle capture dans sa caméra. Pour les projeter dans l'avenir...

Jacqueline Veuve est née à Payerne, à une époque où la capitale broyarde n'était encore qu'un gros bourg agricole. Devenue adolescente, elle a dû affronter Lausanne et les petites filles de bourgeoises sans pitié. C'est à l'âge du collège qu'elle a appris à se battre.

Depuis, elle se démène comme une diablesse chaque fois qu'elle veut mener l'un de ses projets de film à terme. Si elle a acquis une certaine force morale, pour affronter les financiers du 7^e art, sa sensibilité n'a heureusement pas été entamée.

Ses films sont autant de petits trésors qui parlent des gens d'ici. Les artisans du bois, les fabricants de boîtes à musique, les luthiers, les taviillonneurs, les agriculteurs de montagne. A travers sa caméra, ces gens modestes et riches de vie prennent une dimension cosmique.

Après «Chronique paysanne en Gruyère», après «L'homme des Casernes», Jacqueline Veuve termine un film consacré à l'Armée du Salut. Comme la Terre, elle ne s'arrête pas de tourner...

*«J'ai découvert
le cinéma
au club Fip-Fop!»*

– **Quel a été votre premier contact avec le cinéma?**

– Lorsque j'étais enfant, j'ai découvert le cinéma au club Fip-Fop. C'était le seul cinéma dans les années 40-45. C'était un plaisir extraordinaire. On y voyait les films de Chaplin et de Buster Keaton. Cela représentait un événement important...

– **A cette époque-là, est-ce que vous songiez déjà à en faire votre métier?**

– Non, non, à l'époque, je n'osais même pas y penser.

– **Plus tard, lorsque vous étiez adolescente ou même étudiante, est-ce que vous alliez souvent au cinéma?**

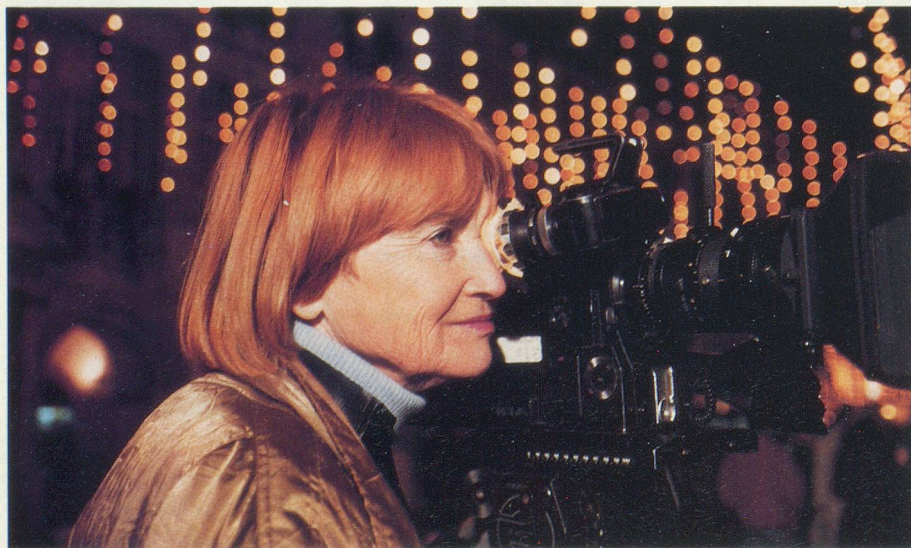
– J'allais au Ciné-Club. Grande cinéphile, j'étais même membre du comité. Ensuite, lorsque j'ai travaillé à Paris, j'allais tous les jours à la cinémathèque. Ma formation s'est faite dans les salles obscures.

– **Quel a été le déclic pour le cinéma, comment cela s'est-il passé?**

– Lorsque j'avais 20 ans, en voyant des films. Mais je n'osais pas imaginer faire un jour ce métier mythique. J'ai d'abord appris bibliothécaire-archiviste, avec l'idée de pouvoir entrer dans le monde du cinéma par la petite porte, d'une manière ou d'une autre. Je faisais des stages au Musée d'Ethnographie de Paris. J'ai eu la chance de rencontrer Jean Rouch, qui était ethnologue et cinéaste. J'ai fait pour lui des catalogues et des analyses de films.

– **Dans quelles circonstances avez-vous pu tourner votre premier film?**

– A cette époque, j'ai rencontré Yves Yersins (Les Petites Fugues) qui était dans le même cas que moi. On s'est associé pour tourner un film avec les quelques sous que nous avions mis de côté. Le premier film avait pour décor une boucherie de ferme à la campagne. Il a eu un certain impact, qui nous a donné confiance pour continuer chacun de son côté.



Jacqueline Veuve vérifie un cadrage



Jacqueline Veuve dans son antre: un bureau installé dans une ferme rénovée

«On a dû
investir
6000 francs...»

– Comment s'appelait ce premier film?

– «Le Panier à viande».

– Combien a-t-il coûté?

– Oh, très bon marché. On ne s'est pas payé, mais on a dû investir 4000 à 6000 francs peut-être.

– Aujourd'hui, combien coûte un film comme «L'Homme des Casernes»?

– Disons que ce dernier film d'une heure et demie en couleurs, en

16 mm, a coûté à peu près 500 000 francs...

– Et d'où vient l'argent nécessaire pour tourner un film?

– C'est toujours très compliqué. En général, nous faisons une coproduction avec les télévisions – SSR et Arte – la section cinéma de Berne, la Fondation vaudoise pour le cinéma et puis un peu du canton de Neuchâtel, parce que je suis d'origine neuchâteloise par mon mari et que j'ai tourné ce film dans la caserne de Colombier.

– Qui va chercher cet argent? Allez-vous tirer les sonnettes vous-même?

– C'est soit le producteur, Jean-

Marc Henchoz avec qui je travaille ou moi-même, tout dépend de nos contacts personnels.

– Vous êtes issue d'une famille relativement modeste. Quel est votre sentiment quand vous apprenez que tel ou tel film a coûté 50 ou 100 millions de francs suisses?

– Ça me choque, mais le cinéma actuel n'a plus rien à voir avec les films d'auteurs. C'est un cinéma de divertissement où l'on analyse, bien avant de commencer le film, afin d'avoir un succès commercial. Quand on voit ceux de Spielberg, il y a un lancement publicitaire autour de son film. Sur un budget de 100

millions, ils comptent la moitié pour les opérations de lancement. Ces films sortent partout, on en tire des centaines de copies, c'est une inondation. Nous, si on en tire deux copies, c'est le bout du monde. Nous sommes trop artisanaux...

*«J'ai été
rejetée très
longtemps!»*

– Vous avez débuté le cinéma à une époque difficile. Le fait d'être une femme était-il un avantage ou un gros inconvénient?

– Un gros inconvénient. J'ai été rejetée très longtemps. Je n'en garde pas de rancœur parce que ça m'a formé le caractère. J'ai eu beaucoup plus de peine que mes collègues masculins à être reconnue. Saint-Ex a dit: «Les échecs fortifient les forts...» J'ai eu beaucoup d'échecs, mais ça ne m'a pas découragée.

– Le film qui vous a révélée s'intitulait «La Mort du grand-père». Quels sont vos relations aux personnes âgées?

– J'ai d'excellentes relations avec elles. Comme j'ai fait plusieurs films sur les métiers du bois et les chroniques paysannes, les personnes âgées aiment beaucoup ces films. J'ai énormément de plaisir à aller les présenter dans des EMS ou à Connaissance 3. Les gens revivent des scènes qui les avaient marquées, la discussion s'installe. Les personnes âgées, c'est un public avec lequel j'ai beaucoup de contacts.

– Vous réalisez des films documentaires à la manière d'une ethnologue. Est-ce que vous les tournez comme on le ferait chez une peuplade primitive?

– Oui, bien sûr, mais c'est finalement plus facile d'aller faire un film chez les Esquimaux ou les Dogons d'Afrique, où rien ne peut se vérifier. C'est souvent excellent, mais c'est de l'exotisme. Finalement,

personne n'a eu le courage ou la naïveté peut-être de comprendre nos racines ou nos institutions. Je trouve qu'il y a plein de choses intéressantes en Suisse, qu'il faut révéler. Il y a des gestes, une manière de travailler, qui disparaît. Il faut essayer de comprendre la mentalité suisse...

budget. Est-ce frustrant, pour une cinéaste comme vous, qui travaillez en artisan?

– Contrairement à beaucoup de mes collègues, qui tournent des films de fiction, je ne suis pas frustrée. J'ai un réseau, mes films tournent depuis quinze ans à Connaissance 3, au



Au montage, avec Edwige Ochsenbein, fidèle collaboratrice

*«Un bout
de la mémoire
du pays...»*

– Les traditions populaires vous passionnent. Est-ce que, par votre action de cinéaste, vous pensez jouer le rôle de témoin d'une époque ou de mémoire du pays?

– Je pense que c'est tout à fait les deux. C'est la mémoire du pays et c'est le témoin d'une époque. Parce que l'on a laissé échapper tellement de traditions chez nous qu'il faut se dépêcher de les filmer. J'ai l'impression que c'est mon rôle d'être un petit bout de la mémoire de ce pays.

– Les distributeurs de films donnent la priorité au cinéma à gros

Mouvement des aînés et même ailleurs à l'étranger. Ils ne sont pas faits pour le grand public. Ils ont eu un certain succès en salle parce que j'ai un public fidèle. Ayant choisi ce genre de film, j'assume...

– Vous dites que vous avez un réseau, où peut-on voir vos films?

– Il y a une rumeur, les gens finissent par me connaître, il y a des catalogues de films, ils passent beaucoup dans les écoles. Les gens savent finalement où me trouver...

– Les lecteurs de «Génération» peuvent-ils savoir où passent vos films?

– Il y a des clubs de Connaissance 3 où je passe chaque année. Il y en a de nouveaux qui se greffent, des centres paroissiaux, des Ciné-Club.

– C'est une démarche assez rare,

pour une réalisatrice d'avoir le contact avec le public. C'est intéressant, pour vous?

– Oui, ça m'apporte beaucoup. Il me semble que je transmets, sans prétention, un peu de joie aux gens. Quand j'ai présenté «Chroniques paysanne» au Foyer St-Joseph de Châtel-Saint-Denis, il y avait un accueil extraordinaire des paysans présents. Mêmes remarques pour «La Mort du grand-père» ou les films sur les métiers du bois. Ces films leur rappellent des souvenirs et les émeuvent. Ils sont très reconnaissants et me remercient...

«Certains officiers ont protesté...»

– Vous avez tourné «L'Homme des Casernes», qui raconte la vie d'une école de recrues. Est-ce que ce film vous a valu des ennuis?

– Euh, non, pas trop! Je crois que certains officiers ont protesté à Berne, au Département militaire, mais en fait, le responsable des Ecoles de

recrues m'a envoyé une lettre de félicitation en disant que j'avais été objective. Il me semble que cela a été plus facile parce que j'étais une femme...

– Après l'armée suisse, vous tournez un film sur l'Armée du Salut. Qu'est-ce qui vous attire dans cette dernière institution?

– C'est un projet qui remonte très loin. J'avais vu un film suédois que je trouvais intéressant mais pas très abouti. De l'Armée du Salut, on connaît les marmites de Noël, mais pas le travail social et évangélique. Ils sont en voie de disparition, parce qu'il n'y a plus beaucoup de vocations. Au Zaïre, les salutistes suisses ont monté quelque chose d'extraordinaire sur le plan médical. J'ai essayé de comprendre ce qui peut amener quelqu'un à porter cet uniforme et à devenir officier salutiste.

– Quel est le film de vos rêves, celui que vous avez envie de réaliser?

– Je vais prochainement réaliser une chronique vigneronne, mais j'aimerais tourner un film de fiction d'après le livre «Carème» de Marie-Claire Dewarrat. Cela se passe au

début du siècle, dans une famille paysanne de Fribourg. J'aimerais bien l'adapter, avec des acteurs. C'est une très belle histoire d'amour avec des personnes âgées. On parle toujours de l'amour chez les jeunes, jamais chez les aînés...

«Ça n'a pas toujours été facile...»

– Jacqueline Veuve, vous avez eu des enfants?

– Oui, j'ai eu deux enfants. Une fille infirmière, qui est mariée, habite Lausanne et qui a deux garçons et un fils artiste peintre, qui habite aux Etats-Unis. Il est marié et il a deux garçons aussi...

– Alors, est-ce que ce métier de cinéaste était compatible avec une vie de famille?

– A vrai dire, mon métier n'était pas tellement compatible avec une vie de famille, mais je me suis arrêtée un certain temps. J'ai recommencé à faire des films quand mes enfants avaient 5 et 8 ans. Mais je pense que ça a été dur pour eux, parce que j'étais souvent loin de la maison. C'est difficile pour une femme de travailler dans notre pays où rien n'est prévu. C'était mal vu à l'époque... Donc ça n'a pas toujours été facile.

– Et quel a été le regard de vos enfants et maintenant de vos petits-enfants sur vos films?

– A un certain moment, mon fils a songé à faire du cinéma. Il a réalisé un film, puis s'est tourné vers la peinture, pensant qu'il ne fallait pas marcher sur mes plates-bandes. Quant à ma fille, elle n'avait pas tellement d'intérêt pour le cinéma. Elle a choisi un métier aux antipodes, qui est probablement moins narcissique.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur:	Le rouge, la couleur de la passion.
Une fleur:	Les pavots, j'aime leur fragilité.
Un parfum:	La violette.
Une recette:	La boudroie à l'Armoricaine.
Un pays:	La France pour la langue.
Un écrivain:	Dostoïevski pour son sens mystique.
Un peintre:	Le plus grand, c'est quand même Picasso.
Une musique:	Vivaldi et Mozart, très classique.
Un réalisateur:	Ingmar Bergman m'a beaucoup marqué.
Une personnalité:	L'abbé Pierre.
Une qualité:	L'humour, on n'en a pas assez.
Un son:	Le chant du rossignol.
Une gourmandise:	Le caviar, une fois par an.

Contacts: Jacqueline Veuve, tél. 021/921 18 20